

## CHAPITRE PREMIER DES CHOSES QUI ARRIVENT

« Est-ce que tu sais que, dans la mythologie grecque, il existe un dieu harcelé par sa femme, exactement comme toi ? »

Je fronçai les sourcils, contrarié.

« Je vois absolument pas à quoi tu fais allusion.

— La mythologie grecque ?

— Oui. Et le reste, aussi. »

Weddie se mit à rire. Sa mèche roux-sombre s'agita au milieu de son interminable front et je me retins de lui faire une remarque à son propos.

« Allez, Quentin, ne prends pas cet air. Tu te réveilles en criant son nom, maintenant. Comme si elle te poursuivait jusque dans tes rêves... Avoue que c'est tout de même amusant, vu de l'extérieur ! »

Je finis par lâcher un demi-sourire. Après tout, Weddie n'avait rien à voir avec mon malaise, dû à la violence de mon rêve, et j'avais l'habitude de ces esclandres. Mais tout de même : venir me faire un scandale comme ça, en plein spatioport, et personne dans la foule qui en perdait une miette. Tout ça parce qu'elle avait découvert le numéro de Lucie, une ancienne amie de la fac, holographiée dans le revers avec une photo de son joli minois.

Ylda est une femme adorable, mais incroyablement jalouse. Je ne peux même pas bouger une oreille. Elle prétend que c'est moi qui suis un monstre d'égoïsme, mais voilà : je plais aux femmes, et les femmes me plaisent. Qu'y puis-je ? Si le destin lui-même a voulu qu'il en soit ainsi, il doit bien y avoir une raison, et ce n'était pas moi qui viendrai le contrarier dans ses plans.

En revanche, de là à rêver que je lui tranchais la tête... il y avait un monde.

« Si cela peut te rassurer, il s'agit du plus important des dieux, reprit Weddie.

— Mmm... »

Mon associé était un fondu de ces croyances issues d'une autre époque. Il connaissait tout, et passait son temps à me raconter l'une ou l'autre de ces improbables histoires, qui venaient ensuite s'entrechoquer dans ma tête. Un moyen comme un autre de passer le temps, mais là, je n'en avais pas envie. Pas après cette vision cauchemardesque.

*Calme-toi, m'intimai-je. C'est le voyage qui te fait tourner en bourrique.*

Cela faisait trois jours que nous nous étions mis en route, via l'itinéraire pré-percé de Bosch, vers UMEG IV, la dernière des quatre planètes du système UMEG, située au-delà des grandes cheminées gazeuses de l'Aigle. La seule, par ailleurs, qui hébergeât la vie. Les hommes s'y étaient installés depuis peu, la couvrant en quelques années seulement d'immenses cités-dômes sous lesquelles ils s'abritaient pour pouvoir vivre et respirer. La cause de son succès ? Son soleil bicolore bleu et rouge, et plus particulièrement la substance rare que sa lumière permettait de synthétiser chez certaines plantes. La Mélasse Mauve, réputée pour optimiser l'ensemble des capacités vitales humaines, était un véritable élixir de jeunesse, dont le marché était en pleine expansion. La publicité vantait un « capital temps augmenté du simple au double ».

Nous avons rendez-vous avec Monsieur Margus Helb-Feldt, président de la Purple Mel. Inc. Interstellar – autrement dit, le grand magnat de la Mélasse, afin de négocier un accord de transfert et d'exploitation sur les espaces que nous couvrons. Nous étions les premiers sur l'affaire, et pour notre petite compagnie, c'était un coup à ne pas manquer.

Pour moi, la présence de celle qu'il appelait « Mademoiselle S. », son éblouissante secrétaire Eulaïenne, était un supplément non négligeable. La réputation des Eulaïennes en matière de beauté et de sensualité n'était plus à faire, et j'avais rêvé d'elle à plusieurs reprises au cours des nuits qui avaient précédé notre départ.

Il faut que je vous dise : mes rêves se réalisent parfois. Tout dépend de l'ardeur que je mets à les concrétiser.

Un tel voyage n'est jamais anodin – traverser l'hypo-espace et sa temporalité particulière réserve parfois d'étranges surprises, en dépit de la régulation automatique du ZAAZ, ce système aujourd'hui universellement répandu qui doit son nom à son créateur, un robot cubique qui avait fini par trouver un moyen de se déplacer en manipulant l'espace et le temps. Il avait ainsi élaboré une compréhension très personnelle de l'univers, passant au départ pour un dégingué quand il avait affirmé, contre les plus grands physiciens, sa structure toute en nœuds et froissements. Il leur avait imposé le respect en mettant au point son remarquable adjoint automatisé de navigation interstellaire, quasi infallible, et qui avait permis de gagner un temps précieux et d'élaborer tout un réseau de communication entre les galaxies.

En ce qui me concerne, j'adorais ces petites escapades, qui me permettaient de prendre l'air, loin de ma femme. Elle est adorable, je l'ai dit, mais me fait vivre un véritable enfer quand elle s'y met – c'est à dire, à peu près tout le temps. J'avais d'ailleurs eu l'occasion d'en blaguer, avec Helb-Feldt avant notre départ au cours d'une conversation holophonique. Notre client connaissait à peu près les mêmes soucis avec la son épouse.

L'homme donnait l'impression d'un être féroce et plutôt froid, et j'étais justement en train de me demander si, en dépit de tout mon talent, je parviendrais à obtenir l'entrevue tant désirée, quand un appel interne l'avait interrompu. Il avait bloqué temporairement la communication avant de revenir considérablement adouci.

« C'était ma femme, s'était-il excusé, tout penaud. Nous avons un dîner ce soir chez sa mère, et elle m'a demandé de prendre du vin. Enfin, demandé... c'est une façon de voir les choses.

— Comme je vous comprends ! avais-je lâché, heureux de nous trouver enfin un terrain d'échange favorable. Vous devriez voir la mienne ! Une véritable furie ! »

Mon honnêteté l'avait fait rire, et cinq minutes plus tard, il était dans ma poche. J'avais à présent bon espoir de décrocher le contrat, car même Marcus Helb-Feldt ne faisait pas déplacer les gens à travers des galaxies pour rien.

Le contournement des cheminées gazeuses, les fameux « piliers de la création », se déroule généralement sans encombre grâce au tracé de la route de Bosch, mais cette fois, nous avons rencontré un imprévu. Notre vaisseau était sorti de sa route hypo-spatiale, aspiré peut-être par une masse imprévue, pour aller se perdre dans les profondeurs de l'infini après s'être automatiquement remis en mode manuel.

D'ordinaire, un tel incident n'est pas insurmontable. Même si nous n'étions guère rassurés, plusieurs systèmes de récupération avaient été mis en place, et une rapide reprogrammation de l'ordinateur de bord nous permettrait sans doute de repartir sans problème. Au pire, nous accuserions un léger retard – ce qui était mauvais pour notre image et influencerait sans doute sur les négociations à venir, mais égarez-vous cinq minutes dans l'espace, vous verrez ce que vous en faites, de votre image.

Hélas, nous n'eûmes pas le temps de relancer le système. Ce sont des choses qui arrivent – il y a des moments où cette devise est tout ce qu'il vous reste pour vous consoler. Ce sont des choses qui arrivent.

Nous venions tout juste de reprendre nos esprits, après la brusque décélération consécutive au passage de l'hypo-espace à l'espace N (notre espace, disons, « classique »), et Weddie était précisément en train d'étudier les possibilités de reconfiguration du système.

De nous deux, il est de loin le plus brillant et le plus ingénieux. Je ne suis que le vendeur.

« Qu'est-ce qui nous a déroutés comme ça ? » demandai-je.

Weddie fronça les sourcils, ce qui n'était jamais bon signe.

« Je sais pas. La Bosch est sûre, en théorie. Je ne trouve pas d'objet suffisamment massif pour nous faire sortir, dans le coin, mais nous avons pu poursuivre notre route et le laisser loin derrière. Je vais essayer de nous relancer »

Je jetai un œil par la fenêtre. Le noir absolu s'étendait autour nous, percé de ses sublimes petits clous d'argent et toujours aussi énigmatique. De l'autre côté, les petites taches jaunes, bleues et mauves des Piliers m'apparurent et je ne pus réprimer un frisson. Peu nombreux sont ceux à pouvoir se vanter d'avoir contemplé l'une des merveilles de l'univers de leurs propres yeux. Voilà qui m'en ferait à en raconter, pour épater les filles. Mentalement, je cochai l'élément et le rajoutai à ma liste secrète.

« Ce sont des choses qui arrivent », conclut Weddie – comme quoi, sur ce point nous étions d'accord.

« Nous allons pouvoir repartir. »

Tout à nos occupations respectives (lui en train de reprogrammer le système, moi en train de rêver au corps de la douce Mademoiselle S. sous mes mains cependant que je lui raconterais les beautés de l'univers), nous ne vîmes ni l'un ni l'autre l'obstacle se présenter.

C'est l'ordinateur central qui nous alerta, à sa façon tendre et particulière, en émettant un rugissement électronique qui se reproduisit quatre fois.

« Obstacle en approche ! gémit la voix électronique de notre bon vieux *Bill Dollar*. Aide manuelle requise. »

Nous relevâmes la tête dans une symétrie parfaite. En ce qui me concerne, j'étais trop loin du panneau de commandes et ne put qu'admirer Weddie se mettre à l'œuvre avec une surprenante vitesse d'exécution. Il bondit en direction du manche, à un mètre sur sa gauche, et le redressa pour faire repartir notre embarcation. Mon corps fut pris d'une nausée : l'engin réagissait lui aussi avec une remarquable promptitude. Le jockey et son cheval étaient dignes l'un de l'autre.

Mais ce ne fut pas suffisant. Le rugissement électronique s'amplifia, je pus perdre une interminable seconde à admirer les doux contours du gros caillou venu s'abattre en tournoyant contre nous. Je compris que, quoi que nous fassions, il allait nous déchiqeter. Ce n'était guère une surprise, d'ailleurs : pour qu'un vaisseau requière une assistance manuelle, il faut que la situation soit au moins désespérée à la base.

Allez comprendre, c'est à Ylda que je pensai au tout dernier moment. Je pris conscience que malgré tout, malgré ses airs de sorcière en furie et ses yeux éternellement emplis de colère, je l'aimais encore et que la dernière chose que je désirais, c'était de voir le haut de son corps séparé du bas. La belle mademoiselle S., avec sa peau orange, ses quatre bras, ses ailes soyeuses et ses interminables jambes, ne me traversa pas l'esprit une seule seconde.

## CHAPITRE II BADABOUM

L'univers se retourna, se fracassa, se froissa, se replia – trouvez tous les verbes et tous les substantifs que vous voulez, et ajoutez-les à la liste : l'univers subit tout cela.

Il y eut une seconde de grâce, où je me perdis moi-même et oubliai qui j'étais (et où, quand, comment...) avant de reprendre conscience dans ce qui me parut être un insupportable fatras de sensations emmêlées. J'étais comme ivre de tout : il y avait là trop d'images, de sons, d'odeurs, et je roulai sur moi-même, me cognai à de la tôle, subis quatre retournements successifs et perçus autant d'explosions. Un instant, je m'écrasais contre le plafond et y restai suspendu pendant une interminable demi-seconde ; le suivant, je me cognai en gémissant contre Weddie, qui m'assommait au passage.

Un de ses cris me parvint, suivi de l'un de miens, comme poussé par quelqu'un d'autre.

Vient à présent le moment de faire le point sur cette vieille légende qui prétend que votre vie défile devant vos yeux, au tout dernier moment.

Dans un premier temps, il me faut le dire : ce n'est pas exactement mon dernier moment que je connus – sans quoi je ne serais pas là pour vous le décrire. Ceci étant dit, je pense malgré tout avoir vécu quelque chose d'assez intense et proche de ladite expérience pour que, ne serait-ce que par égard pour la Science, il me paraît indispensable de communiquer ici.

Ce n'est pas un défilement qui se produit, mais plutôt, en fait, une sorte d'*éclatement de l'identité* : tout se concentre, s'éparpille et s'entremêle, parce que le monde, d'un seul coup, tourne trop vite. Nos souvenirs, nos émotions, nos sensations physiques, les projets vers lesquels nous tendons et qui nous poussent – tout cela se mélange sans vous laisser seulement l'opportunité d'en prendre conscience. Vous vous retrouvez comme expulsé de vous-même, l'espace d'un rien.

Et puis cela s'arrête enfin ; la grande surprise étant que, contre toute attente, vous redescendez dans votre corps. Vous ressentez à nouveau toutes ces douleurs, ces peurs – vous vous remémorez les chocs, les craquements, vous vous demandez si c'est bien votre jambe qui a fait ce bruit-là en tombant, et une douloureuse brume s'empare de votre crâne.

Et vous perdez connaissance.

J'émergeai du trou noir, migraine en proue, bouche pâteuse, une douleur émergeant toutefois au-dessus de la masse informe de mes sensations confuses : la jambe gauche. Cassée, sans doute.

Les événements se remirent en place peu à peu, et une pensée s'imposa à son tour, par-dessus la douleur (qui ne disparut pas, cependant. Il faudrait pas trop en demander, non plus).

Qu'est-ce que je foutais là ? Comment avais-je pu me débrouiller pour ne *même pas mourir* ?

Incrédule, je décidai pour une raison ou pour une autre de poser la question à voix haute. Hélas, le résultat ne fut pas à la hauteur de mes espérances, et je sursautai même lorsque le sinistre croassement produit vint heurter mes oreilles.

L'obscurité n'était pas totale, non plus que le silence. Ce qui, l'un dans l'autre, était bon signe : le vaisseau n'avait pas complètement éclaté, ainsi que l'on eût pu s'y attendre en de telles circonstances.

« ...die ? »

C'était déjà un peu mieux, du point de vue vocal. Je retentai l'expérience :

« Weddie ? »

Je pris lentement conscience que, aussi incroyable que cela puisse paraître, le choc n'avait définitivement pas crevé la coquille de notre petite embarcation, pourtant guère prévue pour survivre à une telle rencontre. Je m'obstinaï cependant, allez comprendre les mystères de la nature humaine, à voir le verre à moitié vide. Si elle avait été là, Ylda m'eût rapidement remis à ma place et enjoint à me reprendre – mais elle n'y était pas. « Il faut toujours accepter ce que la Providence t'offre », répétait-elle tout le temps.

Par-dessus les décombres fumants, l'image de son doux visage qui commençait à s'emplier de rides (par ma faute, sans doute) s'imposa. Ses yeux noisette, ses traits à peine trop allongés, encadrés par de souples cheveux marron coupés au carré... je secouai la tête avant que ne me revienne cette vision, sortie de nulle part, de sa tête tranchée, et le réel reprit ses droits. Sur ma gauche, plusieurs écrans renvoyaient une lueur laiteuse, mais rien d'autre, un quatrième semblait en permanence sur le point de projeter une impressionnante gerbe d'étincelle, qui ne venait jamais. Je reconnus vaguement le panneau de commande, mais cela ne m'aida pas à me représenter où je me trouvais dans le vaisseau.

« Weddie ? » répétais-je une troisième fois.

Je ne lui ferai pas l'offense de retranscrire le borborygme qu'il me communiqua en guise de réponse, et qui me fit courir un mauvais frisson le long de l'échine.

Pressentiment, sentiment, conscience : tout cela est si proche. Mon ami, s'il n'était pas mort, le serait dans peu de temps.

Je m'évanouis une seconde fois avant de reprendre connaissance. Ce coup-ci, je parvins à me repérer et compris ce qui clochait : le vaisseau était couché sur le flanc. Sa tôle avait été largement déformée, mais les vitres avaient tenu le choc.

Soudain, une lueur rouge se mit à clignoter, emplissant les lieux, avant de s'éteindre. L'ultime sursaut d'orgueil d'un système au bord de la rupture. Notre vieux compère Bill Dollar venait d'expirer. Mon esprit se mit à tourner à toute vitesse quand je compris ce que cela impliquait : très bientôt, l'air ne serait plus renouvelé et nous étoufferions.

Bon, ça n'était pas pire. À quoi pouvais-je m'attendre, de toute façon ? Même si j'avais eu mes deux jambes, et que Weddie avait été en pleine possession de ses moyens, nous n'aurions de toute façon pas eu la moindre chance de remettre notre bicoque en état de marche. Nous étions sortis de l'hypo-espace et avions pris un caillou en pleine poire. C'était vraiment pas de bol, il fallait l'admettre, mais pour le peu que cela arrivait, en général, ça ne pardonnait pas.

« Weddie ? »

La réponse qu'il me fit fut plus glaçante encore que la précédente et je me promis de ne plus l'humilier ainsi. Je me contentai de fixer mon attention sur son souffle rauque, à peine audible mais monstrueusement amplifié par l'obscurité, et attendis de mourir à mon tour. J'étais incapable de bouger, ma jambe droite (la seule en état de fonctionner) étant coincée entre deux tôles, et je ne pus que formuler un vœu : celui de m'endormir rapidement et de ne jamais reprendre conscience.

« Ou alors, de l'air... » complétais-je à voix haute lorsqu'un trou se perça enfin dans la vitre et que le vide extérieur, l'espace goulu et vorace, entreprit de s'infiltrer chez moi de par l'infime brèche.

Je fus exaucé et perdis enfin connaissance. Je n'allais pas assister à ma propre mort, c'était déjà cela.